



« Échanger avec des gens de l'extérieur en ayant la sensation de parler d'égal à égal est salvateur en détention », estime le diplômé de linguistique, ici avec l'agrégée de lettres.

JULIEN JAULIN/HANS LUCAS
POUR L'HUMANITÉ

Pour accéder au centre scolaire de la maison centrale de Poissy (Yvelines), il faut passer huit portes et laisser son téléphone à l'entrée. Dans la cour où quelques détenus jouent à la pétanque, une fresque animalière et deux pochoirs de l'artiste C215 égaient les murs gris. Dans cette prison vétuste de centre-ville, sont enfermés 230 détenus (sur une capacité de 250) qui purgent de longues peines dans des cellules individuelles de 9 m². Contrairement aux maisons d'arrêt, où la promenade est limitée à une ou deux heures, ils peuvent circuler en autonomie, faire du sport, assister à des cours ou fréquenter la bibliothèque riche de 7 000 volumes.

C'est là que Catherine Le Faou, 54 ans, anime, un vendredi par mois, le café littéraire. Responsable du centre scolaire, cette agrégée de lettres, qui a longtemps enseigné en lycée, a décidé il y a dix ans d'exercer son métier autrement : « J'avais des classes de 35 élèves et je sentais que je n'avais plus les moyens de les aider. Ici, j'ai trouvé un job qui correspondait à mes attentes. J'ai une mission de direction et j'enseigne à temps plein à tous les niveaux : dans une journée, je peux faire 2 heures de FLE (français langue étrangère) puis un cours sur Balzac. » Peu après son arrivée, elle imagine ce temps d'échange convivial où les détenus, parfois rejoints par des personnels pénitentiaires, discutent des livres autour d'un café. Grâce à un partenariat avec la librairie de la ville, des auteurs leur rendent régulièrement visite comme récemment le romancier américain Benjamin Whitmer ou l'islamologue et romancier Rachid Benzine. « Quand j'ai

Catherine Le Faou et Christophe, la lecture en partage

Elle est professeure de français et directrice du centre scolaire à la maison centrale de Poissy. Lui, détenu, est l'un des piliers du café littéraire, qu'elle a créé il y a dix ans.

commencé, il y avait trois gars dont deux qui ne savaient pas lire. On a commenté les couvertures. Au début, ils sont venus pour me faire plaisir puis le groupe a grossi. Beaucoup n'ont pas les codes, mais ils ont une intelligence du texte. Ce sont des lecteurs intenses, pointus. »

« JE LIS UN ROMAN PAR SEMAINE »

Christophe est de ceux-là. Avant même de s'asseoir, il sort de son sac sa dernière découverte, le livre *Du verre entre les doigts*, d'Alix Lerassle, et le tend à l'enseignante : « Il faut le lire d'un coup, en deux heures. » Détenu depuis neuf ans dont quatre à Poissy, ce quinquagénaire est titulaire d'un Deug de communication, d'une licence de linguistique, d'un master de FLE passé en détention et d'un diplôme de management « pour m'occuper

week-ends, la lecture est une discipline, je rentre en cellule et je lis de 2 heures à 5 heures en mettant sur ma porte : "Ne pas déranger". Le livre qui m'a le plus bouleversé est *Vous n'aurez pas ma haine*, d'Antoine Leiris. Je suis resté une heure sur mon lit sans bouger, estomaqué. »

DES INTERACTIONS FONDAMENTALES

Récemment, à la faveur d'une permission, il a pu passer une journée à la librairie et le gérant, Thomas Chardon, lui a proposé d'animer une rencontre avec lui : « C'est compliqué de sortir seul et de se retrouver dans la rue après neuf années de détention. L'auteure, Emma Doude Van Troostwijk, était passée à la Grande Librairie deux jours avant. Elle ne savait pas que j'étais détenu et je ne pouvais pas le lui dire. On a fait la rencontre et, vingt minutes après, je sommais à la porte pour réintégrer ma vie carcérale. Cette journée a été un bel ascenseur émotionnel. »

Pour Catherine Le Faou, ces interactions entre l'intérieur et l'extérieur sont fondamentales. Comme lorsque les lecteurs détenus de Poissy votent pour les trois prix littéraires de la librairie, dans les catégories polar, SF et littérature générale. « On se demande toujours si on vote comme les gens, si on pense comme les gens. La prison fait tout pour qu'on se sente différents. Pour nous, c'est un traumatisme de se demander si notre perception du monde est juste, si elle est altérée. La société met des barrières, mais nous, on les vit », constate Christophe. À la rentrée, la maison centrale de Poissy participera, pour la première fois, au Goncourt des détenus. Comme le dit Catherine Le Faou : « Ça claque un peu, le Goncourt ! »

SOPHIE JOUBERT